

## **Toute une vie (extraits)**

Georges Arinthead, 1932

### **Saint-Radis et les Bouquetières**

*(La famille Dalbert s'est installée dans une petite maison près de Nice)*

Quelques jours après leur retour, Madame Dalbert lui annonça qu'ils avaient été l'objet d'une invitation des gens du village des pêcheurs, des ouvriers agricoles. Venus avec une petite fanfare, ils avaient d'abord donné une aubade, puis ils avaient offert un bouquet de beaux œillets et ils avaient invité les enfants à venir le Dimanche suivant à la fête de St-Radis au carrefour. Messe en musique le matin, bal et concours de danse le soir. Et ils présentaient, en même temps, une corbeille pour recevoir les dons et une liste des donateurs et de leurs offrandes. Madame Dalbert donna 20 francs dont ils furent très satisfaits, et promis d'aller voir St-Radis. C'était à ce moment une lourde dime pour eux mais la maman savait bien ce qu'elle faisait.

Je ne sais pas si St-Radis est bien sur le calendrier Grégorien mais sa fête en tout cas fut consciencieusement célébrée. St-Radis ! Quelle joie dans la maison. Pour les enfants, la moindre chose est une nouveauté et l'imagination aidant, tout est beau, tout est merveilleux. C'était en tout cas un dérivatif à la vie très retirée qu'ils menaient. On s'ingénia à préparer deux robes, un complet présentable pour le petit. Le point noir, c'était les chaussures, ces terribles chaussures qui s'usaient si vite mais enfin on y arriva. Et le Dimanche, ce fut d'abord une grande messe, puis l'après-midi munis de leur invitation ils se présentèrent au carrefour. Là, dans une prairie bordée de vieux oliviers on avait dressé une immense tente et raccordé sous les pieds un plancher soigneusement de niveau. Au centre une grande piste devant l'orchestre composé d'une douzaine de musiciens ; sur les bas-côtés des tables et des chaises pour s'asseoir et consommer. Tous les cinq furent très gentiment accueillis. De jeunes commissaires avec un beau brassard aux couleurs St-Radis mauve et or les installèrent à une table, puis simplement des jeunes gens vinrent inviter les fillettes et dansèrent avec elles. En intermède quelques chansons à la mode interprétées par des commissaires amateurs : un bon pianiste, un comique du "Casino de la Jetée" très drôle en ceci : l'artiste plus très jeune, avait un râtelier qu'il avait ôté et n'ayant plus de dents, rapprochait les mâchoires en casse-noisette et faisait toucher son menton et son nez. Il fit beaucoup rire et eut du succès. Et enfin, il y eut le concours de la meilleure danse par couple, et la tombola. Bref une bonne gaîté dans un milieu sain de jeunes travailleurs. Quelques voisins vinrent causer gentiment à la table de Dalbert. Le chemineau et sa femme voulurent absolument payer une bouteille de "mousseux". Ce fut une bonne journée de détente. Les enfants étaient bien accueillis, partout et déjà quelques amitiés se formaient. Et en rentrant les Dalbert s'étonnaient de ce milieu de travailleurs dont les jeunes si nets, un peu farauds cependant ou timides à l'excès, donnaient une impression saine bien différente du milieu cosmopolite de Monte Christo. On s'était promis de se revoir à la fête du pays un mois plus tard. Les enfants parlèrent longtemps de St Radis. Et, à partir de ce moment, acceptés par la population qui les connaissait maintenant, ils eurent toutes les sympathies refusées aux étrangers.

....

La maman avait une après-midi la visite d'une brave dame de voisine. En s'en allant, celle-ci traversant le jardin tomba en arrêt devant un rosier. C'était en vérité un très beau rosier, grand, gros, énorme, mais chargé de toutes petites roses minuscules, fragiles d'apparence et si délicates qu'on les eut dit de nacre. C'était des roses des Baléares mieux connues sous le nom de "caprices de dames".

- Oh des caprices de dames fit la voisine et en avez-vous ! Mais qu'est-ce que vous en faites, Madame ?
- Moi ? Rien ! répondit Madame Dalbert. Que voulez-vous que j'en fasse ?
- Mais vendez-les !
- Les vendre ? Je ne demande pas mieux mais à qui ? Je ne connais personne !
- Vous ne connaissez personne ? Eh bien, allez à Nice, pas chez des fleuristes, non, mais au marché aux fleurs, elles font prime et sont rares.

Et la brave voisine expliquait toute la combinaison : le marché s'ouvrait à 15h, il fallait y être un peu avant, louer un banc, en payer le droit au placier. Et l'on n'avait plus à s'occuper de rien : les acheteurs viendraient bien vite. N'ayez aucune crainte à ce sujet...

- Mais, répondit Madame Dalbert, c'est que je ne peux pas quitter ma maison, moi !
- Qu'à cela ne tienne, lui répondit la femme – envoyez y vos deux jeunesses, pardi ! Cela vaut cinquante centimes pièce au moins, et ce que vous en avez ! Vous les mettrez par douze en un petit bouquet bien fait. Il faut demander 6 francs du bouquet et vous les aurez, vous verrez. Je regrette de ne pas pouvoir y aller moi-même, mais cela ne fait rien ; envoyez y vos fillettes : deux jolies bouquetières, et ce sera très bien !

Et l'on fit, le soir des bouquets, amoureuxment, soigneusement. Maman les triait, les assemblait. Elles étaient adorables, ces petites roses d'une finesse un peu mignarde mais d'un rose si pur, si nacré qu'on les eut dits en porcelaine de saxe teintée à peine. Pas trop ouvertes, presque en boutons.

Le lendemain, Maman appela les deux enfants, expliqua soigneusement, exactement ce qu'elles avaient à faire, et les petites volontés attentives enregistraient tout. Elle les habilla simplement mais très proprement, sans chapeau, leur remit l'argent du car, l'argent pour la location du banc et leur recommanda de ne pas s'attarder. Puis elle les emmena elle-même jusqu'à l'autobus. Et les petites, l'air grave, fières de leur mission s'en furent portant dans leurs paniers 25 petits bouquets entourés de papier blanc. Elles arrivèrent au marché, demandèrent le placier, payèrent pour un petit banc qui leur fut désigné. Comme les voisines, elles installèrent leur marchandise et attendirent.

Ce ne fut pas long. Une bonne grosse femme à la figure réjouie s'avança. Elle était sans chapeau, avait des cheveux d'un noir de jais, un peu huileux, sa figure était colorée et elle avait surtout un tablier noir à mille plis avec une grande poche sur le devant. Elle y plongeait la main en sortait du papier, du caporal et roulait une cigarette avec une dextérité merveilleuse, elle l'allumait puis s'approchait...

- Eh ! Eh ! Voilà de bien gentilles demoiselles, et comme ça on est venu vendre de belles fleurs et on les a bien arrangées. Et alors mes belles ! Combien en voulez-vous de vos belles fleurs ? Il ne faut pas me les faire trop chères à moi et je les prendrai toutes. Combien ?

Les petites étaient un peu interloquées par la familiarité de la bonne femme.

- Six francs le bouquet de douze, répondit l'une d'elles.

- Oui, 6 francs répondit l'autre, Maman nous l'a dit. Elles sentent bon, Madame...
- 6 francs, 6 francs, c'est cher - puis tout d'un coup:
- Je les prends
- Toutes, Madame ? demanda l'ainée ?
- Oui, toutes. Entendu, n'est-ce pas, fit-elle précipitamment, car une autre femme s'approchait elle aussi, une acheteuse et une qu'elle devait bien connaître.

Les enfants acquiescèrent et commençaient à rassembler les bouquets.

- Pas maintenant, pas maintenant, après la cloche !

Et les enfants ne comprenant pas, elle leur expliqua qu'avant le son de la cloche elles n'avaient pas le droit de vendre, ni elle revendeuse le droit d'acheter. Qu'il fallait faire attention avec le garde, sans être méchant il était très "service" et intransigeant sur le règlement...

Et ces fleurs devaient lui tenir à cœur car elle resta à distance fumant une nouvelle cigarette roulée lentement cette fois, avec art. Et dès que la cloche eut tinté, elle se précipita, 150 francs au poing, le tout préparé d'avance, elle les mit de force dans la menotte de l'ainée, rafla les fleurs et se tournant vers la seconde acheteuse qui arrivait :

- Trop tard ma belle pour aujourd'hui tu repasseras. C'est vendu, acheté et payé.

Ce n'était plus la brave femme au visage placide et bon enfant ; c'était une mégère défendant son bien. Et les enfants en furent impressionnés. Elles saluèrent la dame qui en les quittant leur demanda si elles en avaient d'autres.

- Oh oui, Madame, beaucoup d'autres
- Eh bien mes enfants, apportez les je suis toujours acheteuse de ces fleurs-là, à bientôt
- Au revoir Madame

Cent cinquante francs d'un coup, comme cela ! Les enfants n'en croyaient pas leurs yeux. L'argent fut mis dans la poche de la grande, la main dessus, et de temps en temps la petite demandait à l'ainée :

- Tu ne les as pas perdus, au moins ?
- Oh ! Non
- Tu les sens bien ?
- Oh ! Oui

Et très graves elles allèrent prendre leur car et rentrèrent au cabanon. Déjà ! fit la maman avec son bon sourire, elle était tout de même un peu inquiète – mère poule qui a perdu ses petits. Mais c'est merveilleux, mes chéries. Venez que je vous embrasse -ainsi vous avez tout vendu, et tout cet argent en échange. Et ce fut un babillage dans lequel la maman avec toute sa finesse ordinaire eut vite fait de se faire raconter tout, absolument tout.

- Pour vous remercier de votre peine et de votre travail nous allons faire des merveilles et un flan, des œufs au lait

Le soir quand le papa rentra c'était à qui des deux lui raconterait la chose... 150 Francs de roses et il y en avait beaucoup d'autres ! Et presque chaque jour on revint à Nice, les cours se maintenaient, elles étaient fidèles à leur acheteuse qui les attendait tous les jours. Elles vendirent aussi du mimosa, de ce mimosa dit quarantenaire et qui tous les quarante jours donne une floraison, et dont ils avaient cinq ou six spécimens dans le jardin. Et cela donna un peu de bien-être dans la maison : 1500 Francs en une quinzaine !

---

